

explorés avec l'acuité du regard et l'alacrité de plume que l'on connaît à son auteur. La première partie, sous le titre « Giotto : une révolution picturale », prend pour objet l'ample et classique problème de la représentation de l'espace tridimensionnel. Aux considérations traditionnelles sur les imperfections de la pratique médiévale de la perspective, J. Wirth substitue avantageusement un faisceau de questions, pour déterminer si la tridimensionalité empirique des œuvres de Giotto pouvait dériver du savoir optique contemporain. Sont alors retenus, à titre de comparaison, les travaux du chanoine silésien Witelo, connu pour sa *Perspectiva*, un traité de science optique composé dans le milieu savant de la cour pontificale à Viterbe, sans doute en 1277. Les principales propositions de Witelo, clairement décrites, sont confrontées à la pratique giottesque autour de la convergence des lignes de fuite et la réduction des intervalles en profondeur, comme en témoignent en particulier les dallages et les plafonds à lambris des architectures où s'inscrivent les personnages. L'auteur voudrait comprendre comment Giotto a pu disposer de modes de calcul corrects, alors que Witelo n'en fournit pas de théorème; et aussi pourquoi, si le peintre avait mis au point une méthode personnelle de calcul, il ne l'a pas utilisée systématiquement. Le couple Giotto-Witelo est purement fictionnel. Stimulante hypothèse de travail, il soulève néanmoins une interrogation concrète concernant les moyens d'accès d'un peintre au savoir optique de son temps : la carrière de Giotto lui a-t-elle permis d'avoir vent des résultats de l'optique médiévale, et dans quel cercle intellectuel? Peut-être à Assise, au contact du cardinal franciscain Matteo d'Acquasparta – mais celui-ci ne l'aurait-il pas plutôt introduit au traité de perspective de son maître, le frère mineur John Pecham, auteur d'une autre synthèse majeure sur l'optique du XIII<sup>e</sup> siècle? Avec les recherches de la tridimensionalité en peinture, ce premier volet aborde aussi, plus brièvement, « La quête de la ressemblance », que l'auteur suit dans des exemples italiens et français célèbres (portraits de papes, d'Enrico Scrovegni, de Charles V). J. Wirth englobe, dans ce souci renouvelé pour la *mimésis*, non seu-

lement les traits de la personne, mais aussi la représentation du mobilier, des architectures et, comme pour refermer cette partie mise sous le signe de l'optique, la représentation de la lumière. Signalons qu'autour de la figuration des ombres portées, le duel chronologique de Pietro Cavallini contre Giotto qu'avait posé Paul Hills (*The light of early italian painting*, 1987) pourra se résoudre par une découverte d'archives anticipant l'achèvement du chantier pictural d'Assise avant le milieu des années 1290 (D. Cooper et J. Robson, « Pope Nicholas IV and the upper church at Assisi », *Apollo* CLVII, n. 492 (2003), p. 31-35).

Le monde italien, mis à l'honneur dans cette ouverture brillante, laisse la part belle à l'art septentrional dans la suite de l'ouvrage. Un rapide décompte limité aux illustrations montre en effet que sur les cent quatre-vingt-sept images présentées, une cinquantaine revient à l'Italie (pour moitié à Giotto, aux Lorenzetti et à fra Angelico), une trentaine à l'art français et bourguignon, tandis que l'Espagne est à peu près délaissée, tout comme l'Angleterre. Les territoires germaniques constituent ainsi la spécialité de l'auteur et son domaine de prédilection, qu'il explore à toutes les échelles. Il sait y débusquer de captivants micro-exemples ou reprendre à nouveaux frais de gros dossiers. Grâce à quoi ce livre construit une véritable esthétique d'un Moyen Âge tardif d'Europe du Nord, qu'il élabore jusqu'à l'orée du XVI<sup>e</sup> siècle. Il tire d'ailleurs souvent parti d'une approche rétrospective, nourrie des arguments de la Réforme, pour mieux dégager des lignes de force dans le siècle précédent, qu'il trouve même à pointer très tôt, dès les années 1300. Ainsi, en deuxième partie (« Images, luxe et dévotions »), dans les sous-chapitres consacrés à « L'accaparement du lieu de culte », à « L'économie du salut » ou encore au chapitre sur la « Mortification », les observations démarrées dès le XIV<sup>e</sup> siècle prennent comme point de départ les thèses de Luther sur les indulgences, l'iconoclasme réformateur ou les polémistes réformés. Le risque d'une lecture téléologique est tempéré par la puissance démonstrative des exemples qui s'enchaînent et par la finesse des études de cas - comme sur les deux

folios fascinants de l'exemplaire strasbourgeois de *l'Itinéraire de l'âme* d'Henri Suso, vers 1360-1370.

Point nodal de la réflexion, le motif du corps est au centre de l'ouvrage (p. 114-254). D'abord décliné sous un versant dévotionnel et psychologique, il comprend les formes physiques de la relation du fidèle avec son Dieu incarné – l'imitation des souffrances christiques et « L'usage amoureux des images ». La mystique allemande en témoigne spécialement, avec l'attachement des nonnes et des moines aux figurines de l'enfant Jésus et au Crucifié, de type tantôt nuptial tantôt maternel. En troisième partie, l'enquête se poursuit sur la thématique corporelle, mais elle se meut dans le système iconographique tarδο-médiéval (« Une mythologie chrétienne »), et l'observation porte sur les corps de ses deux héros omniprésents : celui du Christ, à l'âge d'enfant et d'adulte, celui de la Vierge, mère, épouse et fille. Dans ce panorama figuratif, les saints, dont le champ d'action est limité à quelques pages autour de leur patronage, n'occupent pas une place aussi centrale que celle qu'on leur attribue généralement pour ces derniers siècles, et que laissait d'ailleurs présager le choix d'un thème hagiographique pour la première de couverture (une Flagellation de sainte Barbe). Il n'y a pourtant aucune distorsion entre l'illustration au plat de devant et le programme de l'ouvrage. Car le corps, l'érotisme de la chair et le sexe – objets récurrents, voire obsessionnels, des travaux de Jean Wirth – sont rassemblés dans le supplice de cette jeune blonde, qui livre au regard sa nudité sensuelle. Quant à la perverse cruauté de ses bourreaux, elle renvoie à l'usage déviant des images, parfois pathologiques, que l'auteur, non sans humour, s'applique à dépister et à analyser dans un sens quasi-thérapeutique. Pour autant, les pages qui sonnent parfois comme une psychanalyse iconographique un peu prévisible (ainsi autour de la représentation sexuelle ou non du Christ) ne restent pas closes sur elles-mêmes et ouvrent sur des perspectives doctrinales plus neuves, autour de l'incarnation ou de la puissance d'engendrer du Fils. Des dossiers iconographiques très complets sont consacrés à la Vierge, par exemple autour du motif de La Trinité de sainte Anne, que vient élargir un sous-chapitre sur

**Jean Wirth : L'image à la fin du Moyen Âge.** Paris, Editions du Cerf, 2011. 464 p., XVI p. de pl. (24 ill.) en coul., 163 ill. en n. et bl.

Avec cet ouvrage se clôt la série des trois volumes que Jean Wirth consacre aux images médiévales, publiés sur l'époque romane en 1999 et sur les années 1140-1280 (en 2008). Le lecteur y découvrira des dizaines d'autres dossiers passionnants,

« La Sainte Parenté ». La série iconographique se déploie de manière significative dans l'aire germanique où l'auteur signale son surgissement autour de 1280, mais notons qu'une étude récente l'a repérée en image dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle (M. Naydenova-Slade - D. Park, « The earliest Holy Kinship image, the salomite controversy in northern England in the twelfth century », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 71, 2008, p. 95-119).

La troisième partie se clôt sur « La critique sociale » qu'encouragent les images anticléricales, à tonalité sexuelle ou blasphématoire, et sur le renversement d'un monde qu'induirait le succès naissant de la figure de l'homme sauvage. Elle porte ainsi aisément vers le dernier mouvement du livre, consacré aux contestations du Moyen Âge finissant, qui s'intitule « Les images en question ». L'auteur y réexamine les résultats de ses travaux antérieurs (sur l'interprétation thomiste de l'image en particulier), qu'il noue autour de deux problèmes considérés comme non dissociables : la définition de l'image, et son adoration. La question des dérives de l'image, de son inconvenance, des excès de ses utilisateurs n'en devient que plus vive. L'Italie paraît encore trop rapidement écartée de la réflexion, dans l'idée que les demeures, plus que les églises, commençaient à attirer sur elles le déploiement du luxe – ce qu'il faudrait sans doute étayer, chiffres à l'appui. L'inventivité de la peinture flamande, pour sa part, trouve de convaincantes pages, dans le prolongement et le renouvellement des travaux d'Erwin Panofsky sur l'emploi de la grisaille ou sur le « symbolisme déguisé ». Un sous-chapitre concerne, enfin, « La Messe de saint Grégoire ». Dans cette formule, placée entre vision christique et miracle eucharistique, l'auteur discerne en germe tous les éléments d'une réaction, que renforcent son patronage pontifical et sa garantie d'indulgences. Le dernier chapitre (« L'effondrement »), consacré à la Réforme, offre à la fois son aboutissement au projet global du livre et une clé essentielle de sa lecture. L'élimination des images prônée par l'iconoclasme réformateur était la seule fin possible dans une problématique où image et adoration sont

inséparables. Mais simultanément, l'audace des trouvailles produites par l'imagerie du XV<sup>e</sup> siècle finissant, décrite comme libertaire (p. 345), ouvrait au chrétien un champ des possibles iconographiques et une liberté dévotionnelle d'une étonnante ampleur. L'écriture sensible et impertinente de Jean Wirth parvient à pointer avec succès la délicate résolution de ces paradoxes d'entre deux mondes.

Véronique Rouchon Mouilleron

Madone florentine du *Duecento*, dans laquelle les spécialistes Angelo Tartuferi et le regretté Miklòs Boskovits ont identifié la main du *Maestro della croce 434*, actif entre 1230 et 1260 environ. L'ensemble des résultats est publié dans un joli petit ouvrage très soigné.]

**Yves Bonnefoy : Peintures murales de la France gothique.** Photographies de Pierre Devinoy, Université Stendhal, Grenoble, EL-LUG, 2012. 159 p., 66 ill. en coul et n. et bl.

[Dans une nouvelle collection intitulée « Iconographie en débat », il s'agit d'une réédition de l'ouvrage paru en 1954 sous la plume du célèbre poète et critique, afin de faire redécouvrir, dans toute leur variété, les expressions du savoir et les modes du regard qui nourrissent la discipline depuis une cinquantaine d'années.]

#### Livres reçus

**Nikodim Pavlovitch Kondakov : Iconographie de la Mère de Dieu.** Volume III. Introduction et édition d'Ivan Foletti, avec la collaboration de Damien Cerutti, Volume III, Rome, Lipa Srl, 2011. LV-608 p., 267 ill. en n. et bl.

[Plus de quatre-vingts ans après sa rédaction, ce texte de Kondakov n'avait jamais fait l'objet d'une édition. Le manuscrit original écrit en russe est perdu et une traduction française a seule survécu auprès du *Pontificio Istituto Orientale* de Rome où l'éditeur l'a découverte en 2008. L'ouvrage doit donc se lire comme une source essentielle pour l'histoire de la recherche iconographique. On saisira avec grand intérêt ce regard porté au début des années 1920 par un spécialiste russe des images byzantines de la *Theotokos* face aux Madones italiennes des *Due-* et *Trecento*.]

**Alle albori della pittura fiorentina. La Maestà del Museo Puskin di Mosca, sous la direction d'Angelo Tartuferi.** Florence, Galleria degli Uffizi, Giunti editore, 2011. 95 p., 50 ill. en coul. et n. et bl.

[À l'occasion de l'année Russie-Italie en 2011, le musée Pouchkine a prêté à la galerie des Offices une importante

de Philippe de Gueldre et d'Antoine de Lorraine »; Mélanie Lebeau « Jacquette de Montbron, femme « architecte » de la Renaissance entre Angoumois et Périgord »; Ewa Kociszewska « La Pologne, un don maternel de Catherine de Médicis? La cérémonie de la remise du *Decretum electionis* à Henri de Valois »; Kathleen Wilson-Chevalier « Patronnes et mécènes au cœur de la Renaissance française »]

**Henry Kraus : L'argent des cathédrales.** Traduit par Laurent Medzadourian et Dominique Barrios-Delgado, Paris, Les éditions du Cerf, CNRS éditions, 2012. 340 p., 9 ill. en n. et bl.

[Il s'agit de la réédition de l'ouvrage américain paru en 1979 et déjà traduit en français en 1991 sous le titre *A prix d'or. Le financement des cathédrales*.]

**Le mécénat féminin en France et en Bourgogne, xv<sup>e</sup>-xvi<sup>e</sup> siècles, Nouvelles perspectives.** Actes de la journée d'étude internationale, organisée à l'Université de Liège le 10 mai 2010, édités par Laure Fagnart et Élisabeth L'Estrange, *Le Moyen Âge*, t. 117, fasc. 3-4, 2011, Bruxelles, éd. De Bœck, 2012. 748 p., 61 ill. en coul. et n. et bl.

[Élisabeth L'Estrange « Introduction »; Tracy Adams « Isabeau de Bavière, le don et la politique de mécénat »; Solveig Bourocher, « La reine Marie d'Anjou : commanditaire des travaux du château de Chinon au milieu du xv<sup>e</sup> siècle? »; Olga Karaskova « Le mécénat de Marie de Bourgogne : entre dévotion privée et nécessité politique »; Ghislain Tranié « Un exemple d'articulation du féminin et du masculin à travers le mécénat. Les pratiques